

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 12

Artikel: Les malades imaginaires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



AVIS. — Les personnes qui prendront un abonnement d'un an, dès le 1^{er} avril prochain, recevront gratuitement les numéros du 1^{er} trimestre 1907.

Les malades imaginaires.

Nous venons de rencontrer un Lausannois qui a la migraine et qui est hanté par la peur d'attraper la méningite infectieuse, parce que deux cas de cette maladie ont été constatés dans le canton de Vaud. Nous n'avons pu le rassurer, il flaire partout la méningite cérébro-spinale; il mourra de phobie méningitique, comme d'autres meurent de la « phobie appendiculaire ».

Nombre de gens, écrivait le docteur Ox, ne se couchent pas le soir sans se demander avec angoisse s'ils ne se réveilleront pas le lendemain avec une appendicite ou une péritérite, passant leur temps à se palper le ventre ou à se le faire palper par les médecins pour vérifier, si possible, l'état de leur appendice. Les gens équilibrés sont rassurés par une simple affirmation. Mais les autres, les vrais « phobiques », rien ne peut modifier l'idée qui les obsède. Ils ont leur appendice au moins autant dans le cerveau que dans le ventre. Tout leur est bon pour justifier leurs craintes. Ils sont à l'affût des moindres mouvements qui se font dans l'intimité de leurs organes. « Le moindre vent qui d'aventure... » est pour eux un signe d'appendicite, et si, par malheur, ils ont avalé dans leur enfance un noyau de cerise, le doute n'est plus permis.

Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un cas particulier de ce qu'on appelle la « névrophobie » ou peur des maladies, laquelle elle-même n'est qu'une variété de la névrose d'angoisse qui embrasse toutes les phobies. Et elles sont nombreuses!

La phobie n'est pas la simple peur; c'est une peur spéciale, irraisonnée et déraisonnable, accompagnée d'un état d'obsession, d'anxiété et d'angoisse qui, dans les formes graves, fait des phobiques de véritables aliénés.

Ces peurs morbides s'attachent aux objets les plus divers. La peur du vide ou des espaces, ou agoraphobie, est bien connue. La claustrophobie, qui est la peur du contraire, ou des endroits clos, est plus rare, mais encore plus pénible. Les malades ne peuvent rester dans une pièce fermée; il faut que porte et fenêtres soient toujours ouvertes. A la rigueur, certains admettent que la porte soit fermée, mais jamais à clef. D'autres ne peuvent souffrir même la fermeture de la porte cochère, et préférèrent courir toute la nuit par les rues plutôt que de dormir dans une maison close.

La peur de dormir dans l'obscurité, si fréquente dans l'enfance, est de la claustrophobie en miniature. De même, le besoin de regarder sous le lit, avant de se coucher, si quelqu'un n'y est pas caché!

La peur des aiguilles et des épingles est une autre phobie très répandue. Certains la poussent à un degré incroyable. Ils voient des épingles

partout, et s'il n'y en a pas, il peut y en avoir. Une dame ne voulait pas manger d'œufs, parce que les poules qui les avaient pondus pouvaient très bien, en picorant, avoir avalé des aiguilles ou des épingles.

Les plus extravagants sont ceux qui hantent la peur des chiens enragés. C'est la cynophobie. Une dame, dans la rue, a sa robe frotée par un chien. Aussitôt, elle s'imagine que ce chien est enragé et qu'elle va mourir enragée. Elle rentre chez elle affolée. Vainement, parents, mari, médecin s'efforcent de lui démontrer que rien ne prouve que le chien est enragé, que du moins, pour prendre la rage, il faut avoir été mordu. Rien n'y fait. La dame reste convaincue que le chien a pu mordre sa robe, que sa robe a pu transmettre la rage à son jupon, son jupon à sa chemise, sa chemise à sa peau, et pendant quatre à cinq mois cette idée obsédante ne quitte plus son cerveau.

Il y a encore la peur des chemins de fer ou sidérodromophobie, dont Octave Feuillet était atteint; l'aérophobie, ou peur des courants d'air, qui était, paraît-il, la phobie du maréchal de Moltke; la bacillophobie, qui est de création relativement récente.

Celle-ci n'est qu'une douce variété, adaptée aux idées nouvelles, de la mysophobie ou peur de la saleté. Vous n'êtes sûrement pas sans avoir vu ou rencontré quelques mysophobes. Une de leurs caractéristiques est un besoin incessant de se laver les mains. Ils ont toujours peur d'avoir touché un objet sale, et dès lors, passent une partie de leur journée à se savonner les mains, cinquante, cent fois par jour.

Mysophobe aussi, ce monsieur qui ne peut s'asseoir sans tirer son mouchoir de sa poche pour épuiser la chaise qu'on lui offre. Mais c'est surtout au moment de se mettre à table que la mysophobie est facile à diagnostiquer. Le mysophobe commence par inspecter avec soin toutes les pièces de son couvert. Sa serviette dépliée et reconnue bien blanche, il fait successivement la toilette à son assiette, à sa cuiller, à sa fourchette, à son couteau. Il passe ensuite à son verre, le prend, l'élève à la hauteur des yeux pour voir s'il est bien net, et, pour plus de sûreté, souffle dedans et l'essuie à sec soigneusement.

La mysophobie est la plus inoffensive des phobies. Elle n'est même pas parfois sans avantages et peut devenir à l'occasion une qualité professionnelle. Une domestique mysophobe, par exemple, quel rêve!

La voix de nos grands-pères.

(Une chanson par semaine.)

L'ÉPINGLE

L'AUTEUR, d'ordinaire commente
De grands sujets dans ses écrits;
Moi je prends celui que je chante
Dans les infinniments petits.
C'est à l'épingle, que ma lyre
Va s'attacher à cet instant;
Oui, messieurs, vous avez beau rire,
Je trouve ce sujet piquant.

Contre plus d'une tentative
Et plus d'une témérité
L'épingle est l'arme défensive
Qui sait protéger la beauté.
Malgré sa petite structure,
En se cachant sous le fichu,
Plus d'une fois, par sa piqûre,
L'épingle a sauvé la vertu.

Aux humains, bien que nécessaire,
A peine on daigne se baisser
Quand l'épingle tombant à terre
Il s'agit de la ramasser.
Mais malgré sa mine chétive
Et tout en l'estimant fort peu,
Chacun veut en définitive
Tirer son épingle du jeu.

Simple et modeste, elle se cache
Sous la dentelle et le satin;
Aux gens toujours elle s'attache,
Malgré leur injuste dédain.
Brune, blonde, laide ou jolie,
D'elle ne saurait se passer,
Aussi, malgré sa modestie,
L'épingle finit par percer.

DELAGORGUE CORDIER.

Dans ce cas!... — J'espère, cher monsieur, que vous me ferez le plaisir d'assister à la lecture de mon nouveau poème :

— C'est que... je suis en grand deuil.

— Rassurez-vous, ce ne sera pas drôle!

On crâno cordagni.

CRIGNOLON étai caca-pèdze de son meti et, ma fâi, n'è pas quiestion, mà lè dzein l'amâvant bin po travaillî à la dzornâ, cà po dègremelhi l'étai on tot dègremelhi et po itre à pan de cliiau que l'occupavant, l'étai à pan, lài a pas à dere. On amâve bin lo vèze arrevâ avoué son ovrà que l'avâi dza du grand teimps, et que portâve adi la lotta, tandu que Crignolon Elliot-sive dè cotte (l'étai restâ campin du que s'étâi rontu la tsamba dein son dzouveno teimps et David dâi Biolles que fasâi on bocon lo mèdzo n'avâi pas pu la lâi remettre bin adrà, cà sè l'étai pas rontiâ à la bouna pllièce, à cein que desâi). Quemet cein va-te que clli l'ovrà l'è venu à mourî, diabe lo mot que l'èin sè, et que lo pllie imbèta fut justameint Crignolon que ne pouâve pas fère tot solet. Lo vaitcè adan que met on'annonce su lè papâ que sè dèsâ dinse que Crignolon tsertsive on bon ovrà, suti et bin dègourdi, po l'âidhî, iò vaitcè on par de dzo aprî quatre que vignant quasu ein mimo teimps po sè presentâ. Ma fâi, lo pouôre Crignolon étai oncora pllie imbètà que jamais po savâi lo quin ie faillâi chède po itre su d'avâi lo meillâo. Lè fâ adan eintrâ dedein sa boutiqua iò travail-live et lau fâ dinse :

— N'è pas lo tot! Mè faut on corps d'attaque et que l'ausse vito fè sè travau. Vu preindre ei que pâo expèdiî lo pe rido. Guièro mette-vo de teimps po fère on par de solâ?

— Mè faut onna dzornâ, que fâ lo premi.

— Et mè onna bouna matenâ, fâ lo second.

— Mè onna petita veillâ, fâ lo troisièmo.